

Article paru dans Commentaire N°118, été 2007, p. 527 à 531.

L'innocence de l'Art contemporain

En 2000, l'exposition « Présumés innocents - l'art contemporain et l'enfance » présentée par le CAPC de Bordeaux est attaquée en justice par une association de protection de l'enfance, La Mouette. Six ans plus tard, le parquet de Bordeaux met en examen le directeur de l'époque, (actuel directeur des Beaux-Arts de Paris) les deux commissaires de l'exposition (dont l'actuelle conservatrice en chef chargée de l'Art contemporain au musée du Louvre) pour « diffusion d'images à caractère pornographique » et « corruption de mineurs par exposition de documents portant atteinte à la dignité des enfants » : c'est du « jamais vu » et la presse s'indigne contre les « liges morales » qui attentent à la liberté d'expression. Si, entre autres, la vidéo d'Elke Krystufek explicitait une utilisation du concombre plus proche du vibromasseur que de la cuisine occitane... c'est la visite obligée des scolaires dans ce genre d'exposition qui pose problème : si celle-ci « avait été réservée aux adultes on n'aurait pas porté plainte » précise l'avocate de La Mouette (1). Or l'Art contemporain entretient avec l'enfance d'étroites relations où se précise sa nature profonde.

Le miroir aux alouettes

Aux mises en examen répond l'étonnement des suspects, jurant la main sur le cœur que leurs intentions n'étaient pas de nuire. Or, bizarrement, les pièces à convictions se sont évaporées. Mais les suspects sont trop surpris de l'être pour qu'on les soupçonne d'avoir transmis une consigne : ce sont d'innocents fonctionnaires et l'AC, est, comme le concombre de Krystufek, éminemment périssable. Curieusement le catalogue n'est pas retenu comme pièce à conviction. Ce détail prouve que le monde judiciaire n'a pas saisi la nature réelle de cet Art si contemporain (que nous abrégerons en AC pour bien noter qu'il ne s'agit pas de l'art d'aujourd'hui mais d'une expression à contenu idéologique) .

Examinons un argument fondamental, celui du miroir. L'AC prétend lever un tabou ignoré jusqu'à lui : les enfants ne sont pas des anges, ils sont traversés de pulsions. L'AC n'a, ni lu la comtesse de Ségur, ni médité les gravures de Hogarth épingleant la cruauté enfantine (2)). Les générations qui nous ont précédées tentaient de corriger, de polir, la brutalité enfantine ; l'éducation post-moderne dévoile à chacun la profondeur de ses pulsions, quitte à y sombrer : si l'AC possède un miroir, il ressemblerait à celui de narcississe... Certes, l'enfance est maltraitée, révèle l'AC, mais ce n'est pas moi qui a commencé : le monde est moche, vous devez le reconnaître, c'est la réalité. Miroir, mon beau miroir d'AC, montre-nous combien nous sommes affreux, sales et méchants... et rien que cela !

Mais l'AC est-il vraiment un miroir ?

L'Art contemporain remonte à Marcel Duchamp qui inventa le concept de *ready-made* : tout objet de la vie quotidienne peut devenir de l'art, si un artiste le décide. En 1917 il présenta ainsi son célèbre urinoir. Jusqu'à Duchamp, l'art vivait du principe de la représentation (rendre à nouveau présent par le biais de la fiction, de la transposition du réel, du travail des formes). Duchamp lui ne transpose pas, il prélève un élément de la réalité et l'associe à un discours. Nous avons analysé ailleurs combien le ready-made est une sortie, un dépassement, une transgression de l'art (au sens latin qui veut dire aller au-delà)(3) .

L'art, miroir véritable du monde, ne peut être que non duchampien, quand l'artiste, désireux de montrer le mal, s'inspire de Persée (4). Ce dernier triompha de Méduse, qui tuait d'un seul regard, en l'observant, non pas directement, mais dans le reflet de son bouclier, c'est à dire en passant par les ruses de la représentation donc d'une distanciation. L'Art permet ainsi de regarder le mal, sans être ni détruit ni contaminé. Mais l'AC, lui, brandit la tête coupée mortifère et, par la magie du verbe, se prétend le miroir. C'est parce que l'artiste savait montrer le mal sans y faire succomber, qu'il pouvait s'essayer à dire l'interdit ou l'insupportable et bénéficier, dans les sociétés occidentales, d'une immunité inconcevable ailleurs : la liberté d'expression.

Duchamp, qui ne confondait pas tout, voulait remplacer le mot artiste par « d'anartiste », pour exercer sa nouvelle modalité artistique ; Opus international en janvier 1971 proposa « arteur » etc. Voilà qui aurait eu le mérite de la clarté. Mais après les anartistes et les arteurs sont arrivés les petits malins de l'AC, ne démordant pas du mot « art » et « artiste ». On les comprend : ils récupèrent ainsi le statut et les privilèges ancestraux de l'artiste non duchampien que par ailleurs ils méprisent cordialement.

L'exposition de Bordeaux part d'une bonne intention : dépoussiérer l'image siropeuse et doucâtre de l'enfance. A ce titre la photo reproduite dans maints journaux, une mini-miss au bain kitsch et sucrée, laisse interrogateur. De plus une photo fonctionne-t-elle exactement comme un tableau ? Imaginer une lolita du bout du pinceau est-ce la même chose que de déguiser une vraie gamine en nymphette ? Là passe la frontière entre art et AC.

De l'omniscience à l'inconscience

Le principe du ready-made duchampien, fut appliqué également aux comportements. Ainsi un combat de boxe (dans une galerie), serrer la main (d'un artiste) sont désormais des œuvres d'art...il existe même des « vols conceptuels » officiellement mentionnés par un catalogue Fonds national d'art contemporain. Beaucoup d'œuvres d'AC sont des délits volontaires, y compris dans des lieux qui recueillent du financement public (5). Cet « art » en vertu de son nominalisme, s'octroie le droit de dire ce qui est d'art ou pas, les artistes qui

sont contemporains ou non ; il va maintenant éclairer la magistrature, le législateur : l'AC ne dit pas le beau, guère le bon, mais pointe « le pas bien » ; il a déjà convaincu les médias que La Mouette est un animal nuisible. Le refus du catalogue comme pièce à conviction prouve que l'affaire est, pour lui, bien engagée. Autant il est normal, pour des œuvres non duchampienne, de s'en tenir à l'œuvre et pas au commentaire d'un expert. Autant, pour l'AC, le dispositif médiatique est intégré à l'œuvre, puisque, depuis Duchamp, le faire savoir a pris le pas sur le savoir faire (6).

L'AC est même en mesure de savoir, mieux que les visiteurs, ce qu'ils ont réellement vu. Ainsi, les plaignants de Bordeaux sont suspectés d'hallucinations, de fantasmes. Si cela était, s'il n'y avait eu dans cette exposition que gentilles farces et attrapes, pourquoi les responsables de l'exposition ont-ils éprouvé le besoin d'un parcours qui épargne aux scolaires le plus « hard » ? On nous parle d'une pièce fermée « avec souvent, un gardien à l'entrée », « souvent », donc « pas toujours »(7). A Bordeaux nos fonctionnaires ont donc joué à Barbe-Bleu : avec la fameuse pièce interdite...que tout le monde a envie d'aller voir parce que défendue. Le concombre de Krystufek bénéficie de la méthode de Parmentier (dissuader pour promouvoir) ce qui transfigura la réputation du tubercule. Les commissaires de l'exposition ont-ils tenté la même opération ?

L'une se justifie par un demi sommeil de la raison : « Si nous avions plus ou moins conscience...nous étions loin de penser pour autant que ce travail allait être perçu comme un acte violent et sans éthique »(8). Entre le début et la fin de la phrase s'intercale l'utopie de la « fin de l'histoire », tout est dévoilé, transparent, tout est « contemporain » : les post-modernes s'estiment en mesure de faire cohabiter l'enfant et le cobra.

L'ensommeillement de la raison engendré par l'AC apparaît encore avec un argument avancé par certains artistes : « il y en a d'autres qui font pire », à savoir les publicitaires, les médias, le cinéma, Internet. Cette fois c'est la méthode Landru : vous n'allez quand même pas condamner ce petit artisan du crime alors que la guerre de 14-18, avait monté une industrie de mort autrement plus rentable ? Tout est d'avance amnistié dès lors que le cancer, Hitler, Staline, Tchernobyl ou Mao ont fait pire...

Enfance de l'art et public captif.

L'AC, qui possède un attrait récurrent pour le thème de l'enfance, produit des œuvres éloignées des mignardises. Ainsi la cour de récréation de Kader Attia : une quarantaine de mannequins d'enfants en pâte à base de céréales, vêtus, puis enfermés dans une gigantesque cage où ils sont livrés à des pigeons vivants, dévorés par « les rats volants », titre de l'oeuvre. Carsten Höller, (un des artistes mis en cause à Bordeaux) est célèbre pour ses pièges à enfants : « des bonbons répartis insidieusement autour d'une prise électrique ... » ; un trou dans le sable

« où le petit humain doit mettre la main et faire piquer par une méduse » ; L'artiste « attaque ici en ricanant notre attachement animal à la procréation » commente avec admiration la revue Beaux-Arts (9). Allons au musée des Beaux-Arts de Berne, où l'exposition Mahjong, du 13 juin au 16 octobre 2005, déclencha une autre polémique. L'œuvre du chinois Xiao Yu était constituée d'une tête de fœtus humain, avec des yeux de lapin, montée sur un corps... de mouette. L'intention de l'artiste serait de dénoncer les chimères scientifiques, (mais La Mouette, l'association plaignante à Bordeaux, a pu se sentir visée par un art qui se veut contextuel et se plaît aux jeux de mots).

Quant aux jeunes eux mêmes, l'attrait de l'AC tient d'abord à un impératif de rentabilité (10) : les enfants sont un « public captif » qui gonfle les entrées. Souvent (ce fut le cas à Bordeaux où 1500 scolaires avaient visité « Prémés-innocents ») c'est au retour des sorties que les parents découvrent le pot aux roses de l'AC. Celui-ci dispense ses bons soins dès qu'il le peut : le Minilab, mis à disposition des visiteurs de la FIAC 2005, prenait les chérubins, pour les initier à l'Art contemporain, à partir de 2 ans...Mais qu'a-t-il à dire aux enfants ?

Le numéro spécial de la revue Beaux-Arts, consacré à l'Art à l'Ecole (11) accumulait les détournements (duchampiens) de symboles enfantins (ballon, bonbons...) le cahier réalisé par un inspecteur général de la délégation aux Arts Plastiques, se donnait pour tâche d'« apprendre à voir », grâce à des oeuvres représentatives de l'AC. Ainsi le lapin chromé de Jeff Koons « symbole de Pâques et d'innocence » : l'artiste (présenté comme un chaud lapin) révèle que l'art «est la faculté de manipuler les gens », et qu'il veut « éduquer les classes populaires pour leur donner une chance de s'exploiter eux-mêmes ». Recommandées à l'attention des jeunes, des œuvres comme « Clown Torture » de Bruce Nauman, ou le « Mao mémorial » de Franz West, qui indexe « sans pathos l'activisme viennois (...)dans (ses) formes les plus incandescentes » (les activistes viennois dans les années 60 érigèrent le sado-masochisme comme un des beaux-arts); ne manquait pas à l'appel le « Professeur suicide », une œuvre d'Alain Séchas, constituée d'un personnage, dont la tête est dessinée sur un ballon gonflé, qui enseigne à de plus petites figurines du même type ...le maniement d'une aiguille.

Cette revue, éditée avec le concours du Centre National de Documentation Pédagogique, de la Mission de l'Education Artistique et de l'Action Culturelle, bref des instances tout à fait officielles, montre des élèves aux prises avec l'AC. Au lycée Pierre Forest de Maubeuge (12), les jeunes ont réalisé un vrai-faux reportage : dans une maison de retraite, on sert de la vache folle aux seniors, puisque, vu leur espérance de vie, c'est sans importance. Il fut projetée devant 600 invités en pleine psychose de la vache folle... pour faire réfléchir sur la désinformation. Soit une inversion totale des principes pédagogiques : apprendre la maîtrise des codes par la déconstruction et non plus en enseignant leur bonne mise en oeuvre.

Au lycée professionnel Maurice Duhamel à Loos (13), en plein débat national sur la violence à l'école, ..les élèves de BEP organisent avec quelques professeurs « le procès des chaises ». « Autrement dit, un rite sacrificiel de destruction ». Ce dévouement collectif est-il si innocent ? Ce « rite sacrificiel » n'enseigne-t-il pas la pratique du bouc émissaire ? L'AC a la naïveté de croire que les élèves en resteront aux chaises car il ne voit que le phénomène de catharsis (d'exutoire libérateur) et jamais les effets de la mimésis (incitation par l'exemple). La catharsis se réfère à Aristote, mais alors elle était purgation des passions (non dévouement brouillon), basée sur la fiction théâtrale, donc sur une distanciation du réel. Les actes accomplis étaient mimés, transposés. Ici, la destruction du mobilier est effective. On pourrait multiplier les exemples depuis les duels au pinceau-épée (14) jusqu'à l'utilisation subtile de Tinguely par le Musée en herbe : « construis une sculpture...puis, comme Tinguely, détruis ton œuvre en tirant sur la poignée », soit : apprend, mon chéri, combien la destruction est une véritable création.

L'AC préfère « s'adresser à des vierges ou à des convertis », comme l'a remarqué la sociologue de l'art Nathalie Heinich. C'est pourquoi l'AC aime bien les jeunes. Il peut leur enseigner son credo : « aujourd'hui, être cultivé c'est apprécier la transgression ». Transgresser ? Pourquoi pas. Mais pour transgresser la règle il faut d'abord la connaître. Or chez les enfants, la leçon de l'AC frappe avant la fin de l'apprentissage ou en même temps : de quoi provoquer dans les jeunes cervelles un effet schizophrénique.

Attia malaxant la pâte humaine, Xiao Yu la triturant : rêvent-ils de remodeler l'homme ? Si l'AC avait ce projet, sa vigilance sur l'enfance, premiers pas vers l'humanisation, trouverait une explication...

L'innocence repentie

La société occidentale prompte à la repentance, donc à se croire coupable de tout, est apte à se laisser convaincre qu'aucune innocence ne peut demeurer intacte, surtout pas celle de l'enfant. D'où ce « Prémés-innocents » à Bordeaux (200 œuvres, 80 artistes de tous pays) qui eut lieu en 2000, parmi des célébrations qui se référaient à la naissance d'un enfant particulier. L'enfant de la crèche étant (les travaux de René Girard l'ont abondamment rappelé), l'Innocence faite homme .

Aussi fait écho à l'exposition bordelaise, la mise en valeur sur azur étoilé du retable de Keith Haring lors du premier Noël du troisième millénaire à l'église Saint Eustache, à Paris. L'œuvre censée représenter une Vierge à l'enfant, pourvue de 13 bras comme une pieuvre bicéphale, devient une figure ambivalente, protectrice et tentaculaire, entourée d'une foule déchaînée. L'enfant nouveau né, « the radiant child », récurrent dans l'œuvre de Haring, est souvent associé au cœur. Faut-il y voir un symbole de l'amour innocent ? Pour Haring l'amour innocent relève de pratiques particulières : le cœur s'associe

donc à des représentations phalliques très appuyées (15), c'est pourquoi le « radiant child » est habituellement présenté à quatre pattes et présentant son postérieur... A St Eustache, l'image est retournée sur le dos ce qui produit une confusion avec l'enfant Jésus. Cette « conversion » de l'image est-elle suffisante pour s'imaginer une conversion spirituelle ? Oui répondrait peut-être Monseigneur Rouet, qui cosigna un livre fort favorable à l'AC où l'on déplorait que la vilaine Mouette soit venue troubler la bonne exposition bordelaise « loin d'offrir une vision idyllique de l'enfance, les quatre-vingt œuvres présentées ne baissent pas les yeux devant sa violence. Les artistes tentent de sonder le chaos des pulsions en liberté »(16). L'AC s'abrite alors derrière la fameuse définition de Freud : « l'enfant est un pervers polymorphe ».

Les nouveaux intouchables

Dans le monde post-moderne, l'instabilité des situations, l'interchangeabilité des identités, interdit de rêver à une gloire pérenne : puisque la postérité est incertaine il ne reste plus aux artistes d'AC qu'à se rabattre sur une intouchabilité crispée, donc refuser donc toute responsabilité (pénale comme éthique), pour atteindre l'utopie d'une innocence absolue. Que voulez-vous, les « bons » enfants, ce sont les enfants terribles de l'AC, des enfants gâtés, gourmands des subventions de l'Etat. Le ministre de la Culture, les cajole en déclarant qu'ils bénéficient d'une liberté d'expression supérieure au commun des mortels (17). Dans une démocratie c'est curieux ; cela rappelle la personnalité des lois de l'époque mérovingienne, où les peines variaient moins en fonction du délit que de la position sociale des hommes impliqués...

A Berne, pour désamorcer l'indignation contre la mouette à tête de bébé humain, un panneau indiquait : « exposition réservée à un public conscient et responsable ». Contrevenir à l'AC c'est être inconscient et irresponsable. Là l'utopie devient inquisitrice. Si on est pur par définition (c'est-à-dire par intention nominaliste), et qu'un mal vient à être révélé : d'où peut venir le mal sinon des contradicteurs ? L'idéologie duchampienne, « Ce sont les regardeurs qui font les tableaux », vient à la rescousse : le critique de l'AC est d'emblée disqualifié : « Si vous voyez de la perversité, ça ne peut être que la perversité qui est en vous... ». La meilleure façon de rester innocent étant de transférer la culpabilité sur autrui : la chasse à la Mouette-émissaire est ouverte.

Quel est donc ce mal dont La Mouette serait porteuse ? Elle n'adopte pas le relativisme post-moderne : la bestiole est « convaincue de la légitimité et de l'universalité de ses valeurs ». Peut-être croit-elle aussi à la persuasion rationnelle, puisqu'elle s'en remet à la Justice, (qui se retrouve par ailleurs sommée de pallier la déficience du débat intellectuel sur l'Art contemporain).

Enfin, La Mouette est accusée de rêver à des enfants de carton pâte comme à Disneyland ; d'en faire des êtres idéaux qui ne seraient confrontés ni au sexe ni à la mort. Bref de refuser une vision du monde médusée, désespérée.

Elle n'a pas compris qu'un monde mauvais est confortable voir jubilatoire, car, si tout est irrémédiablement noir, alors tout est possible, tout se vaut, tout est permis. Il suffit simplement d'être du bon côté du désespoir.

Christine Sourgins

1 Le Monde du 18 novembre 2006, article de Claudia Courtois, « L'ex-directeur du CAPC-Bordeaux mis en examen pour une exposition ». Sur les 49 enseignants venus visiter l'expo, 2 seulement se sont plaints : les dérapages ont-ils été limités...ou bien les professeurs n'osent-ils rien dire ?

2 « The Four Stages of Cruelty » , 1751, BN. Mais Hogarth montre comment l'apprentissage du mal (les enfants torturant des animaux) conduit à la potence.

3 Jusqu'à provoquer un schisme avec ce que nous appellerons désormais l'Art dans son acception première, non duchampienne, tel qu'il se pratique depuis Lascaux jusqu'à Picasso, Art moderne inclus donc. Cf Christine Sourgins, « Les mirages de l'Art contemporain », La Table Ronde, 2005.

4 Sylvain Dété « La gorgone Méduse », Le Rocher, 2006.la Méduse semble être la métaphore appropriée d'une post-modernité aussi venimeuse que flasque...

5 Ch. Sourgins, op. cit. p. 84 à 86.

6 A condition de pratiquer les vérifications élémentaires, ce qui aurait évité d'inquiéter Paul-Armand Guette présent au catalogue mais absent de l'expo.

7 Le Monde op.cit.

8 Libération op.cit.

9 « Qu'est-ce que l'Art ? » ,N° spécial Beaux Arts 1999, p. 152-153.

10 Jusqu'à 60 % de la fréquentation à Toulouse, au musée d'Art moderne et contemporain par exemple, « l'Art à l'école » hors série de Beaux-Arts magazine, sorti en octobre 2001, p. 52.

11 « l'Art à l'école », op.cit., voir le cahier pages 94-117 et p. 41.

12 « l'Art à l'école », op. cit., p. 128.

13 ibidem, p.124.

14 E. Tschirhart, «L' Ecole à la dérive ». Les éditions de Paris Max Chaleil, 2004, p.213.

15 L'oeuvre entière de Keith Haring est dominée par une sexualité obsédante, Haring allant jusqu'à représenter son enfant mignonnet avec un coeur à la place de l'anus. Catalogue K. Haring Muséum of Contemporary Art-Sydney- Australia. Edizione Charta Milano 1994, pp. 97 et 107 puis p. 127. Le détournement d'image est une des constante de son travail comme Germano Celant le précise : « son but est d'interrompre les séquences iconiques et symboliques et de les déconditionner de leur signification courante... En même temps il crée une écriture en images, facile à comprendre qui pourrait produire une incursion dévastatrice dans le territoire des significations de l'art traditionnel » (op. cit. p. 30). Sa mort du Sida à 28 ans a fait de lui un martyr, son rayonnement de « radiant child » s'en trouve accru : sur neuf exemplaires de ce triptyque dans le monde, trois sont dans des églises.

16 G. Brownstone, Mgr A. Rouet, « L'Eglise et l'art d'avant-garde », Albin Michel, novembre 2002, p 22.

17 Libération du 20 novembre 2006, p.9.